

plus grands avantages de ce monde, un des remèdes les plus efficaces pour prévenir ou guérir tous les maux.

—Monsieur, s'écria M. de Ristall, croyez-vous que vos richesses ne sont pour rien dans la recherche de votre fille ; vous savez combien elle est belle, vous connaissez toutes les grâces de son esprit, toutes les qualités précieuses de son caractère.

—Je ne vous accuse pas, mon ami, je vous dis seulement mon opinion qui, je le crois, n'est pas pareille à la vôtre. Qu'y faire ? Vous êtes jeune, joli garçon, fort honnête homme, tout cela est vrai ; mais vous avez à peine dix ou douze mille livres de rente, et encore vos revenus varient comme l'atmosphère ; ils sont les serviteurs de la pluie et du soleil : si les foins ne donnent pas, il vous faut diminuer les dépenses de votre maison ; si les seigles périssent dans leur fleur, vous êtes réduit à emprunter. Moi qui regarde la richesse comme le plus puissant auxiliaire du bonheur, je veux un gendre riche, je veux un homme qui apporte à ma fille à peu près autant de que je lui donnerai, et j'exige encore que mon gendre fasse de sa fortune un emploi judicieux pour que son revenu augmente au lieu de diminuer et ne soit pas soumis aux produits capricieux d'une prairie ou d'un champ de blé.... Voyez-moi, par exemple, j'ai des fonds immenses ; je les confie à N***, mon banquier à Paris, mon ami, un autre moi-même ; il les place dans les fonds publics, il les fait valoir, et ma fortune s'accroît d'année en année... Touchez là, Monsieur, vous n'aurez pas ma fille.

—Mais votre fille m'aime, elle m'a autorisé à vous faire cet aveu.

—C'est possible.

—Et si j'étais heureux pour vous persuader que le bonheur de votre fille est attaché au mariage que je sollicite, vous ne changeriez pas d'avis ?

—Nullement, et cela sans vous en vouloir davantage, je vous l'ai dit, Monsieur, vous agissez d'après vos convictions, moi, d'après les miennes ; dans ma jeunesse j'ai cru comme vous à l'amour, mais je n'ai jamais pensé qu'il fût nécessaire dans le mariage ; c'est, suivant moi, un élément dangereux parce qu'il est trop léger et trop volatil pour durer longtemps ; parce qu'il naît d'un coup d'œil et qu'un souffle le détruit. Vous voyez, Monsieur, que le vieux Koffmann a fait dans sa jeunesse autre chose que des affaires et qu'il a de l'expérience en plus d'une matière.

M. Ristall n'eut rien à répondre aux argumens positifs du vieillard, et s'il ne perdit pas toute espérance, du moins il renonça à posséder jamais celle qu'il aimait avec le consentement de son père. Jeune et possesseur d'une fortune honnêtement de son père. Jeune et possesseur lui-même, il était ainsi que l'avait reconnu M. Koffmann n'avait pas craint parvenu à se faire aimer, et Sarah même de son amour : il de lui faire plusieurs fois par écrit l'aveu de son amour : il pouvait donc demander à la jeune fille elle-même ce que le père venait de lui refuser, prier, solliciter, redoubler d'instance et décider peut-être Sarah à s'enfuir avec lui. Jamais enco-

doute été imputé à l'intérêt, et M. de Ristall avait trop de dignité dans le caractère et trop de délicatesse dans les sentimens pour s'exposer à pareils reproches. Il se résolut donc à un parti extrême, c'est-à-dire à faire un paquet des lettres de Sarah et à les lui renvoyer, tandis que lui irait à Paris et demanderait à prendre du service dans l'armée d'Afrique, dût-il partir comme soldat ; quand, tout d'un coup, un bruit étrange circula dans la petite ville qu'il habitait : on se disait la nouvelle à l'oreille, d'abord sans y croire, puis on la raconta hautement, on en donnait les détails et on y ajoutait une foi complète : M. le banquier N***, cet ami de M. Koffmann, cet autre lui-même, avait suspendu ses paiemens, il avait disparu ; il compromettait tous ceux qui avaient eu confiance en lui, ses amis, sa famille même, il emportait des millions.

Voilà, se dit l'amant de mademoiselle Koffmann, de ces bonheurs qui sont faits pour moi ; je suis né vraiment sous une étoile heureuse. Que béni soit le banquier N*** et sa banque ! Il me donne celle que j'aime, il me permet de prouver enfin à M. Koffmann, qui en doutait peut-être, et à toute la ville, combien mon amour était désintéressé.

Il courut joyeux chez celui qu'il regardait déjà comme son futur beau-père et l'aborda le sourire sur les lèvres.

—M. Koffmann, lui dit-il, ne songez plus à ma demande de ce matin ; oubliez que j'ai demandé la main d'une riche héritière. La fortune et moi nous n'allions pas ensemble, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ; ce qu'il me faut, c'est une jeune personne douce, bonne, bien élevée, belle, qui ne m'apporte en mariage que ce que je puis lui offrir, et même moins ; une jeune personne enfin qui m'aime et que j'aime, pas d'avantage ; en un mot, mademoiselle Koffmann !

Le vieillard était atterré ; depuis deux heures il était vieilli de dix ans.

—Vous voyez, dit-il au jeune homme, incapable qu'il était de répondre d'abord à ce qu'on lui disait, malheureux qui se fie à un autre qu'à soi-même ! il n'y a dans ce monde, ni honneur, ni vertu, ni probité. Mon meilleur ami me trompe, l'homme en qui j'avais mis toute ma confiance me ruine ! Ah ! que vous êtes sage et prudent de ne pas échanger votre patrimoine contre des valeurs trompeuses ! La caisse d'un banquier s'envole, quelque pesante qu'elle soit, tandis que si un champ nous dérobe la récolte d'une année, il est du moins toujours prêt à reverdir l'année suivante. Vous le savez, je n'ai plus rien ; et vendant mon équipage, mes chevaux, quelques bijoux que je destinai à Sarah, quelques tableaux de prix, et cette maison trop grande aujourd'hui pour moi, à peine s'il me restera cent louis de rente. Je vous ai refusé ce matin, mon cher ami, parce que j'étais trop riche pour un gendre tel que vous ; je vous refuse cet après-midi, parce que je suis trop pauvre ; non, monsieur, soit amour-propre blessé, soit entêtement pour mes opinions, vous n'aurez pas ma fille. La richesse seule fait le bonheur ; quand elle nous échappe, il faut savoir ne pas se mettre dans des conditions qui ne sont faites que pour les gens heureux. Une fille qui n'a plus de dot ne doit pas se marier, et un homme qui n'est pas plus riche que vous ne doit pas faire la folie de l'épouser. Adieu, monsieur.

Ni prières, ni sollicitations ne purent vaincre la résistance de M. Koffmann, et comme dans un jour où on perd sa fortune entière on a peu de tems à donner aux plaintes toujours